

# “La circoncision de mon fils : jour de deuil pour ma femme”

*Propos recueillis par Nora ZERROUGUI*

## **A.F., est universitaire d'origine algérienne, divorcé et père de deux enfants dont il a la garde**

**E. d'l. :** *Vous avez été marié à une française pendant près de 10 ans...*

A.F. : Oui, mon ex-femme et moi nous sommes connus en 1981 alors que je finissais mes études à Paris. Nous avons vécu ensemble pendant deux ans puis nous avons décidé de nous marier. Durant nos premières années de mariage, nous étions partagés entre la France et l'Algérie, et cela se passait très bien, jusqu'au jour où mon fils est arrivé en âge d'être circoncis. Jusqu'alors, je n'avais à aucun moment eu l'impression que mon ex-femme souffrait d'un problème d'adaptation à ma culture. La circoncision de mon fils donc, mon ex-femme l'a vécu comme un jour de deuil alors que c'était une occasion de fête pour nous. Pourtant, dès le départ, nous avons convenu que cela se passerait ainsi si nous avions un garçon. Ce jour-là, j'ai réalisé que mon ex-femme et moi n'étions pas du même univers culturel et qu'elle était pour moi une étrangère au sens fort du terme, qui en voulait à ma culture. Je ne lui en fais pas grief et intellectuellement je peux comprendre sa réaction, mais quelque part, d'une manière intuitive, j'ai compris que la fracture ne pouvait être réparée et qu'un fossé nous séparait. A partir de là, les choses ont commencé à mal tourner. Pourtant, je ne me sens personnellement pas étranger à la culture française. Les Algériens de ma génération ont été culturellement marqués par l'école française et j'adhère totalement aux valeurs de laïcité et de liberté qu'elle véhicule.

**E. d'l. :** *Inculquez-vous ces valeurs à vos enfants ?*

A.F. Je n'ai à aucun moment voulu priver mes enfants de leur dimension européenne car moi-même je crois pleinement en la liberté de pensée, de parole et de conscience. Je ne sais pas si elles sont spécifiquement européennes mais à supposer qu'elles le soient, j'y adhère. Mes enfants me parlent souvent des questions à propos de la religion. N'étant pas pratiquant moi-même, j'essaie de leur expliquer car je ne veux pas qu'ils rejettent l'Islam. Je veux leur laisser la liberté de choisir. Il est vrai que je ne sais pas toujours quelle attitude adopter par rapport à cette question, à leurs interrogations. Je ne veux pas en faire des athées, mais je ne veux pas non plus en faire des fanatiques et la marge de manœuvre est difficile de par le contexte actuel en Algérie.

**E. d'l. :** *Vous êtes divorcé depuis quelque temps et vous avez obtenu la garde de vos enfants, comment faites-vous face à cette nouvelle situation ?*

A.F. : Je me suis toujours impliqué dans l'éducation de mes enfants. Non parce que j'ai l'instinct maternel mais je crois sincèrement que si j'avais épousé une femme de ma culture, les choses se seraient passées différemment. J'aurais été confiant comme tous les pères. Mais étant marié à une Européenne, dès la naissance de mes enfants et même avant, j'ai commencé à réfléchir à la question de leur éducation et je m'étais dit : de deux choses l'une, soit je souhaite transmettre à mes enfants ce que je suis sur le plan de la culture, de la sensibilité, de la langue et donc il va falloir que je me retrouve les manches car c'était forcément à moi qu'incombait ce rôle, leur mère étant française, soit je fais ce que la plupart des pères font et dans ce cas j'encoure le risque d'avoir des enfants totalement étrangers et dans lesquels je ne peux me reconnaître vraiment.

Du coup, quand je me suis retrouvé dans la procédure de divorce, j'ai naturellement réclamé la garde des enfants. Je sentais que j'étais capable d'assumer cette responsabilité. Il est vrai que j'appréhendais un peu cette nouvelle vie mais je n'ai pas hésité une seconde quant à la décision, à aucun moment, et je me suis battu à fond dans ce sens avec l'idée de l'obtenir.

**E. d'l. :** *Comment les enfants vivent-ils votre séparation d'avec leur mère ?*

A.F. : Je pense que c'est la séparation en elle-même qui les a le plus affectés. Le jour où ils ont appris que leur mère et moi n'allions plus vivre ensemble a été très douloureux, surtout pour ma fille. Quand ils sont venus habiter chez moi, il a fallu que je fasse des efforts énormes pour les reconforter mais cette nouvelle vie s'est passée sans trop de casse. Et je pense qu'il y a deux raisons pour cela. La première est que je me sois toujours impliqué dans leur éducation, avant la séparation comme après. Ils se sentent sécurisés quand ils sont avec moi parce que j'ai toujours été présent et comme ils ne sont pas difficiles, ce n'est pas insurmontable pour moi. La deuxième raison est que depuis que nous sommes revenus vivre en France, mon ex-femme ne nous accompagnait pas en Algérie pendant les vacances d'été. Donc, pendant pratiquement deux mois chaque année, nous étions seuls tous les trois et je pense

que cela a contribué à les habituer à être avec moi sans leur mère. Par ailleurs, le fait d'avoir été séparés de moi pendant près de cinq mois avant d'avoir définitivement leur garde, les a peut-être davantage rapprochés de moi.

**E. d'I. : Comment vos enfants réagissent-ils à leur côté Algérien depuis qu'ils sont revenus en France ?**

A.F. : S'il y a une chose dont je suis le plus satisfait, c'est justement de cet aspect-là de leur personnalité. Mes enfants vivent cette double appartenance culturelle d'une manière naturelle et c'est très important pour moi en tant que père. Aussi bien en Algérie qu'ici en France, ils sont bien dans leur peau. Leur "algérianité", ils ne l'ont jamais vécu sur un mode conflictuel avec leur appartenance à la culture française. Il n'y a jamais eu d'antagonisme à ce niveau-là. Il est vrai qu'à un moment donné, pendant la procédure de divorce, certaines remarques déplaisantes sur les Arabes les ont particulièrement affectés. C'était au moment où la tension a été la plus forte et une fois cet épisode clos, ils ont continué à vivre leur double culture très harmonieusement et les revendiquent tous deux sans aucune agressivité.

**E. d'I. : Le fait de jouer le rôle du père et celui de la mère ne vous pèse-t-il pas de temps en temps ?**

A.F. : Si, bien sûr que ça me pèse et parfois je suis gagné par le découragement. Mais par rapport au début, il y a une grande amélioration. Maintenant, je fais les choses naturellement, sans y penser. Avant, tout en étant au travail, je

pensais au dîner, à leurs devoirs scolaires, à leurs habits. J'étais constamment préoccupé par leur équilibre, leur épanouissement. Maintenant, je donne mes cours en toute sérénité ; je sais que le soir il n'y aura pas de problèmes pour préparer le dîner, je me débrouillerai.

En fait, je ne vis plus ces tâches quotidiennes comme une contrainte. Je ne panique plus. Je pense que nous formons une famille à trois très harmonieuse. En ce moment, nous prenons du plaisir à découvrir ensemble "Les Mille et Une Nuits" et je trouve cela formidable.

Je pense pouvoir tenir des années comme ça et je suis convaincu que je suis capable de mener leur éducation à bout. Bien sûr, il faut faire des sacrifices. Mon travail de recherche en souffre. Je ne peux ni aller à des colloques, ni faire des interventions, mais je crois qu'à un moment de la vie il faut faire des choix et moi j'ai choisi de garder mes enfants avec moi. Ça implique des responsabilités que j'assume pleinement et sans regrets.

